

(pagination de l'édition d'E. Naya, D. Reguig, A. Tarrête, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009)

III, 12 (p. 367) : « les livres m'ont servi non tant d'instruction que d'exercitation [entraînement] ».

III, 3 (p. 56) : « La lecture me sert spécialement à éveiller par divers objets mon discours, à embesogner [= faire travailler] mon jugement, non ma mémoire ».

III, 2 (p. 35) : « Elle [mon âme] est toujours en apprentissage et en épreuve ».

III, 9 (p. 305) : « C'est l'indiligent lecteur qui perd mon sujet, non pas moi ».

III, 2 (p. 34) : « Je ne peins pas l'être, je peins le passage ».

II, 12 (p. 395) : « Nous n'avons aucune communication à l'être ».

III, 1 (p. 16) : « Je ne prétends autre fruit en agissant que d'agir » ; et I, 20 (p. 231) : « Nous sommes nés pour agir ».

III, 9 (p. 253) : « Rien ne presse un État que l'innovation ».

III, 9 (p. 253) : « Le bien ne succède pas nécessairement au mal ».

III, 13 (p. 467) : « [Je] hais cette inhumaine sapience [sagesse] qui nous veut rendre dédaigneux et ennemis de la culture [du soin] du corps »

III, 13 (p. 474) : « La douleur, la volupté, l'amour, la haine sont les premières choses que sent un enfant : si la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu ».

III, 12 (p. 395) : « le souverain précepte, c'est de se conformer à elle [la nature] »

III, 13 (p. 415) : « le plus simplement se commettre à la nature, c'est s'y commettre le plus sagement ».

III, 8 (p. 214) : « La condition de l'homme est merveilleusement corporelle ».

III, 12 (p. 363) : « Socrate fait mouvoir son âme d'un mouvement naturel et commun ».

III, 4 (p. 76) : « Il appartient à un seul Socrate d'acointer la mort d'un visage ordinaire [...]. Il ne cherche point de consolation hors de la chose. Le mourir lui semble accident naturel et indifférent ».

III, 12 (p. 384) : « Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons : c'est chose trop momentanée. Un quart d'heure de passion sans conséquence, sans nuisance, ne mérite pas des préceptes particuliers. À vrai dire nous nous préparons contre les préparations à la mort ».

III, 9 (p. 307) : « le soin des morts nous est en recommandation. Or j'ai été nourri dès mon enfance avec ceux ici [les Romains] ».

III, 13 (p. 474) : « [...] l'usage de ces prudentes gens qui ne pensent point avoir meilleur compte de leur vie que de la couler [la laisser couler] et échapper ; de la passer, gauchir, et autant qu'il est en eux, ignorer et fuir, comme chose de qualité ennuyeuse et dédaignable. Mais je la connais autre, et la trouve et prisable, et commode, voire en son dernier décours où je la tiens. Et nous l'a nature mise en mai, garnie de [p. 475] telles circonstances et si favorables que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous si elle nous presse et si elle nous échappe inutilement. [...] Je me compose [dispose] à la perdre sans regret, mais comme perdable de sa condition, non comme moleste [pénible] et importune. [...] [p. 477] Pour moi donc j'aime la vie, et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer ».

III, 3 (p. 63) : « la vie est un mouvement inégal, irrégulier et multiforme ».

III, 13 (p. 450) : « Notre vie n'est que mouvement ».

III, 13 (p. 465) « Le forme de vivre plus usitée et commune est la plus belle ».

III, 8 (p. 207) : « Il me chaut peu de la matière, et me sont les opinions unes, et la victoire du sujet à peu près indifférente. Tout un jour je contesterai paisiblement si la conduite du débat se suit avec ordre. Ce n'est pas tant la force et la subtilité que je demande comme l'ordre ».

Maurice Merleau-Ponty, *Signes*, Paris, Gallimard, 1960 : « il ne peut être question de résoudre le problème de l'homme, il ne peut s'agir que de décrire l'homme comme problème ».